

Rue89

Le collectif Berlin, roi des investigations filmiques et scéniques, fête ses dix ans

J.-P. Thibaudat

chroniqueur

Publié le 30/01/2014 à 11h10



Dispositif de « Perhaps all the dragons... » par le collectif Berlin (Marc Damage)

Le [collectif Berlin](#) fête ses dix ans au Centquatre. L'énoncé est clair, direct, mais, comme tout ce que fait le « collectif Berlin », c'est aussi plus retors que cela.

Une histoire de Belges

Le nom est trompeur.

- Le collectif est belge, nullement berlinois et il n'est pas basé à Berlin mais plutôt du côté de Merlin l'enchanteur.
- Le mot collectif est lui aussi trompeur puisque Berlin se résume à deux noms Bart Baele plus Yves Degryse. Avant il y avait bien eu une femme (Caroline Rochlitz) mais elle a quitté le « collectif » en 2009. Il est vrai qu'il y a aussi une flopée de collaborateurs fidèles (son, musique, caméra, montage).
- Le fait que les deux zigotos aient une formation théâtrale ne suffit pas à circonscrire leur travail inclassable. Ce qu'ils font, à chacune de leur création, tient à la fois du journalisme, de l'enquête sociologique, du cinéma documentaire, du montage, de la scénographie, du calcul mathématique, de la direction d'acteurs sans oublier les techniques de la narration et de l'orchestration.

Prenons l'exemple de « Bonanza » repris au Centquatre où le collectif Berlin est artiste associé. Bonanza (USA, Colorado), fut naguère une ville minière prospère qui compta 36 saloons, 7 dancings et un nombre conséquent de prostituées. C'est surtout un nom associé à une [série télé mythique](#), c'est enfin un endroit où s'échouèrent [Bonnie and Clyde](#). Les veines du sous-sol vidées de leur or noir, la ville a été petit à petit abandonnée, livrée aux intempéries, au démantèlement. Aujourd'hui c'est une « ville » fantôme où il ne reste que cinq maisons habitées.



Les boîtes aux lettres de « Bonanza » (Berlin)

L'enquête du collectif part de cet état des lieux : qui sont ces personnes qui vivent encore là ? Pourquoi sont-elles restées ? Comment cohabitent-elles ensemble ? Les deux enquêteurs ne font pas un reportage à la sauvette, ils restent longtemps sur place, reviennent en hiver quand ils sont venus en été. Ils creusent. Et trouvent finalement une mine d'or : un microcosme américain. Avec son fondu au spiritisme, ses vieux retraités vissés sur leur plaid et leur quant à soi, son solitaires, son affairiste. Il y a ceux qui veulent tout transformer et ceux qui veulent tout laisser en l'état, ceux qui s'estiment légitimes et voient dans les autres des étrangers. Etc.

Bonanza, Moscou, Jérusalem...

Les deux lascars filment les paysages et devant leur caméra questionnent longuement les individus, un par un (deux quand il y a des couples). Après quoi ils imaginent une mise en scène. Ici, en haut, une gigantesque maquette de Bonanza avec ses routes, ses boîtes aux lettres, ses maisons. Et, en dessous, une rangée de 7 écrans (les 5 qui habitent Bonanza et les 2 qui viennent de temps en temps) où chaque habitant s'exprime. Le montage les fait dialoguer. C'est l'orchestration et la scénarisation de ces écrans chapeauté par la maquette qui constituent le spectacle.

« Moscou » qui a ouvert les festivités de ces dix ans procède de la même façon. Dans la capitale russe le collectif est tombé sur le directeur d'un petit cirque qui ayant refusé de payer la mafia qui souhaitait le racketter pour assurer sa « protection » a été durement bastonné : jambe cassée. Cet homme courageux explique le système des « toits ». En Russie, il faut toujours avoir au-dessus de soi (quand on dirige une entreprise) un « toit » c'est-à-dire quelqu'un qui vous « protège ». Cela va du gros mafieux à l'officier de police en passant par le fonctionnaire bien placé. Le directeur du cirque refusant cela se place en dehors du système et en paie le prix.

Son histoire et celle de son cirque (monté, démonté) sert de fil conducteur à ce portrait de Moscou. Il est aussi à l'origine de la scénographie : un chapiteau en forme de grosse bulle rouge sous lequel se déroule le spectacle composé d'un petit orchestre et de panneaux vidéo mobiles qui, manipulés, semblent danser. Sur les écrans vidéo défilent des paysages et des personnages de la vie moscovite du riche au pauvre, du représentant des gays au directeur de la radio Echos de Moscou (l'un des rares îlots d'indépendance), des vieux staliniens aux jeunes poutiniennes.

Le dragon et la princesse

Ces deux spectacles font partie du cycle « Holocène » (nom de notre période géologique) comme les portraits déjà réalisés de Jérusalem et d'Iqaluit. D'autres villes sont en préparation. On a pu voir au Centquatre deux autres spectacles-installations d'un autre cycle nommé Horror Vacui : « Land's end » sur un procès se déroulant littéralement sur la frontière franco-belge, et « Tagfish » à propos d'un projet culturel sur un site industriel de la Ruhr, lire [ici](#).



Détail du dispositif de « Perhaps all the dragons... » par le collectif Berlin (Marc Damage)

Le collectif Berlin vient de créer au Centquatre sa nouvelle création « Perhaps all the dragons... ». Le titre est donné en anglais tout comme le sous-titre qui complète la phrase. On se demande bien pourquoi car l'auteur est un écrivain de langue allemande, [Rainer Maria Rilke](#). Replaçons cette citation extraite de « Lettres à un jeune poète » (huitième lettre) dans son contexte et dans sa traduction française (Paul de Man) :

« .Comment oublier ces mythes antiques que l'on trouve au début de l'histoire de tous les peuples ; les mythes de ces dragons qui, à la minute suprême, se changent en princesses ? Tous les dragons de notre vie sont peut-être des princesses qui attendent de nous voir beaux et courageux. Toutes les choses terrifiantes ne sont peut-être que les choses sans secours, qui attendent que nous les secourions. »

Au fil des années, le collectif Berlin a collecté des histoires, des faits divers qui, à leur manière, déploient ce mythe du dragon et de la princesse et qui, dans leur étrangeté et le mode de leur récit, touchent à l'extraordinaire. En tout trente histoires qui ne se ressemblent pas. Glanées un peu partout : Japon, Etats Unis, Russie, Belgique, etc. Elles sont portées par des hommes et des femmes à travers des monologues. Il y a là un travail de composition et de mise en réseau phénoménal et pourtant cela ressemble à du témoignage direct.

La vidéo comme si vous y étiez

Le dispositif est lui aussi pour le moins original (voir la photo). Dans une espace en forme d'amande, trente places numérotées. Les trente spectateurs s'assoient au hasard. Devant chacun d'eux un écran vertical où une personne (le plus souvent filmée en plan américain) vous parle à vous seul via un micro réglé pour ne pas perturber les voisins de droite et de gauche qui eux-mêmes font face à d'autres témoignages. Evidemment, la tentation est trop forte, vous lorgnez à

un moment ou à un autre vers les témoins de vos voisins, mais très vite vous revenez à la personne qui vous parle, car elle est certes filmée mais comme présente, on n'est pas devant un écran télé mais de plain-pied avec le témoin.

Chaque spectateur assistera ainsi à cinq « témoignages-monologues » sur trente. C'est d'une perversité absolue et d'une conception diabolique. Pour citer un exemple, tandis qu'un témoin vous raconte son histoire sur l'écran vidéo, une serveuse passe derrière lui avec un charriot et lui propose du thé ou du café. Puis elle disparaît. Pour réapparaître sur l'écran de votre voisin de gauche (et ainsi de suite), ce qui suppose un drôle casse-tête de synchronisation évolutive des témoignages lesquels durent exactement le même temps. Ne disons rien de ces histoires souvent rocambolesques, loufoques ou obsessionnelles puisqu'à la sortie, pour canaliser votre frustration (q'uest-ce que raconte tous ceux que je n'ai pas vus et entendus), on vous donne une adresse électronique et un code secret pour les visionner dans leur entièreté si on le souhaite.

Dans le fond chaque spectacle du collectif Berlin explore l'homme jusqu'à ébranler, y compris par le rire et l'impertinence, la confiance que nous avons en lui, en nous et la connaissance que nous croyons en avoir. On doute. C'est bestial, destructeur. Mais Rilke veille au grain. Dans une autre lettre il parle du doute (du poète donc de vous et moi) qui doit « se transformer en instrument de connaissance et de choix ». Et il ajoute :

« Un jour viendra où ce destructeur sera devenu l'un de vos meilleurs artisans –le plus intelligent peut-être de ceux qui travaillent à la construction de votre vie. ».

INFOS PRATIQUES

Les 10 ans du collectif Berlin

avec "Moscou", "Bonanza", "Perhaps all the dragons..."

[Centquatre](#), « Bonanza » et « Perhaps all the dragons... » à 19h et 21h, dim : 15h30 et 18H, jusqu'au 2 février